

MARCEL ARLAND

de l'Académie française

AVONS-NOUS VÉCU ?

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1977.*

PREMIER CAHIER

Autant que jamais

Veillées de l'an nouveau, dans la terreuse cuisine d'autrefois; ma mère, les yeux perdus; le chat sur mes genoux; le pinceau de la lampe à essence et ses lueurs dans l'ombre; la neige au loin sur la campagne; une porte qu'on ferme; un dernier clapotement de sabots dans la rue; le silence où je songe à ma vie, et j'étouffe. Mais demain?

Que de lendemains! J'ai connu le meilleur, il me semble, et presque le pire. Amour, révolte, communion et solitude, grâce de l'œuvre ou détresse : je ne me plains pas.

Je pense, ce soir de veillée, à l'homme qui fut mon grand-père. Va-t-il se montrer au seuil de ma chambre? Il me regarde, il m'interroge de sa voix gauche et timide :

« Toujours dans tes écritures?

— Un peu. Trop peu.

— Tu ne seras donc jamais content?

— Il n'y a pas de quoi, tu sais.

— Mais enfin, à soixante-treize ans, tu es devenu un homme...

— Moi ? Un drôle d'homme, grand-père Juste.

— Tu as une femme, un enfant.

— Oui, oui...

— Tu as fait des... des choses, des livres. Il y a des gens qui en parlent, jusqu'à la préfecture de Chaumont.

— Ils sont bien gentils.

— Alors, Marcel, à ton âge, il faut te raisonner ; qu'est-ce que tu veux de plus, avec la santé pour chacun ? »

Que lui répondre ? Je ne veux, je ne cherche pas grand-chose...

« Écoute. Je ne cherche qu'un cœur nu, tout nu, et quelques mots simples, avant le silence. »

Que s'est-il passé dans ma vie? J'en découvre peu à peu les éléments et les lois.

Très jeune, privé d'un père, privé, par ce deuil, des tendres manifestations d'une mère, j'ai trouvé un refuge dans la campagne, dans les livres et dans les songes lointains du cœur; puis dans l'amour, l'amitié et la passion d'écrire, — ce qui n'excluait pas l'indépendance, ni certes la solitude.

Très jeune aussi, j'ai eu le sentiment profond de la mort; il m'est venu du cimetière; il ne m'a point quitté. Ce fut beaucoup d'ombre dans mes jours, et certaine angoisse; mais, non moins, le sens d'une vie et d'une lumière plus hautes, le dégoût du mensonge (jeux sociaux, conventions, parades) et d'abord la crainte de me mentir à moi-même.

Toujours partagé entre la révolte et la bénédiction.

A travers tout, hélas! une violence dont je me rends compte aujourd'hui, et qu'il me faut bien imputer à ma nature.

Que fait cet enfant, immobile au bord d'un chemin?
Il voyage. Ses yeux le portent en quelques instants
par-delà l'horizon; il découvre des villes étranges,
des ciels nouveaux, des mers sans fin. C'est dans sa
gorge brûlure et douceur; c'est étreinte et délivrance.

Où qu'il puisse aller dans ses jours, retrouvera-t-il
la merveilleuse beauté de ce voyage? (De loin en
loin, j'en fais encore de la sorte.)



Entre Varennes et Marcilly, au début d'un bois,
dans un creux, près d'une source, il y avait un ren-
flement de terrain dont la forme ressemblait un peu
à celle d'une tombe. J'y suis venu plus d'une fois,
enfant, seul ou avec un ami. Nous restions dans
l'ombre du ravin, immobiles, silencieux d'abord,
nous demandant qui reposait là, imaginant sa figure

et sa vie. J'y venais surtout en été, à l'approche du soir. Je me souviens de l'odeur d'un tilleul, et du bruit jeune de la source. Je me souviens d'une présence. — M'a-t-elle quitté?



Je songe à une autre présence.

Comme je traversais un jour le noble et miséreux village de Coiffy-le-Haut, pénétrant dans l'église, j'aperçus, gravée en forme de cœur, une inscription. Je l'ai tant bien que mal déchiffrée; elle rappelait la mort, en décembre 1638, du curé Jean Goirot, ajoutant que « *le mesme jour furent massacrées 388 personnes par les ennemis de l'Estat, le reste prisonnier et le lieu incendié* ».

Mais en haut du cœur, sur deux ailes à demi déployées dans l'ombre, ou deux palmes, j'ai lu :

QUOS	MORS
CONJUNXIT AMOR	NON SEPARET

Cela rayonnait dans un haut lieu déserté. Cela m'a suivi longtemps sur les routes, au crépuscule, dans la vallée de l'Amance, et plus loin.

D'un clocher.

Une dame, née dans un village proche du mien, en a recueilli les « joyeux propos et scènes plaisantes ». Elle vient de m'envoyer ce recueil : « Reconnaissez-vous mon village? » Je le retrouve un peu dans le parler des paysans qu'elle met en scène, dans les mots et tournures qu'ils emploient — dont certains m'attendrissent, comme *gachneu*, *gacheute*, *tantelin* ou *vamboire* *, sans parler des proverbes ou refrains :

*Chaumont, ville sans renom,
Autant d'cocus que de maisons.*

*Langrois sur son rocher,
Moitié fou, moitié enragé...*

C'est d'une bonne saveur. Mais simples bagatelles dans l'ahurissante cohue qui les entoure, cohue de

* Garçon. Fille. Hotte. Abreuvoir.

crasse, de farce, de mots lourdement grivois ou orduriers. A tout instant, en toute maison, en chaque bouche, et qu'il s'agisse d'un mariage ou d'un deuil, ou d'un rien, comme s'il n'était chose de la vie que l'on ne dût prendre en dérision. C'est réglé comme la messe et le sabbat.

A vrai dire, ce village, dans un creux, cerné de pentes et de bois, m'a toujours paru secret, délaissé, un peu perdu. Qu'il ait goûté cette langue et ces façons, ce n'est donc pas impossible. C'est malgré tout assez curieux, si près de mon propre village.

Car enfin puis-je me tromper sur mon enfance? Je la revois. Je revois et j'écoute ma mère : aussi loin que remontent mes souvenirs, et jusqu'à sa mort, jamais, en soixante-neuf ans, je n'ai surpris dans sa bouche un mot grossier. Ses parents, mon grand-père Juste, ma grand-mère Norine, qui parlaient peu, qui parlaient mal, qui parlaient comme la terre, m'ont-ils, de leurs jours, heurté de la moindre expression basse ou simplement triviale? Quant à tous ceux que je rencontrais dans la rue, à l'école ou dans les champs, il leur arrivait maintes fois de s'écrier : « Merde », ou : « Bon Dieu de bon Dieu », ou : « Espèce de con » : c'était ainsi, cela n'allait pas plus loin.

Je me demande d'où venait cette sorte de demi-réserve, qui n'avait rien d'affecté ni de pudibond. C'est que d'abord, il me semble, Varennes n'oubliait

pas sa qualité de chef-lieu de canton; il avait un curé doyen, une chapelle (aujourd'hui monument historique, parfaitement), et même un saint particulier, qui fut seigneur du lieu : saint Jengon (ou Jengoulf), une vaste église, deux écoles, un médecin et un pharmacien, un notaire et un greffier, une diligence, etc. Il avait mieux : je crois que la position du village était pour beaucoup dans son esprit et sa tenue. Dominant des lieues de campagne, solennel et souple sur ses éperons, frappé des vents purs et de l'espace, familier des grands ciels : que voulez-vous? tel était bien notre village, et je ne sais quelle gravité, dès l'enfance et venue de plus loin, nous pliait à son ordre.

Il est possible qu'un peu d'orgueil (à notre insu) se soit installé en nous, à tout le moins une haute indépendance qui ne nous disposait ni à la chaude prison des tribus dans leur trou, ni à la trivialité de leurs propos et coutumes.

Donc en premier lieu venait la mort, je l'ai dit, avec la présence de nos morts; l'amour en prenait un sens plus profond : on pouvait plaisanter aux mariages, on ne plaisantait plus dans la vie que l'on menait côte à côte jusqu'à la tombe. On pouvait jouer ou se battre après l'école ou l'église : — mais voici un enfant sur un chemin, il regarde, il écoute, il laisse entrer dans son cœur ce grand pays harmonieux et libre, ce soleil ou cette ombre du soir, ce

bruit de vent ou de source; il est seul et quoi qu'il fasse dans sa vie, quoi qu'il lui advienne, quel que soit le répit des travaux et des jours, il ne saurait oublier cette solitude, qui est aussi son alliance...

(J'ai commencé sur un sourire et par jeu. Eh bien, moquez-vous de cette querelle de clochers! Sous le clocher, c'est l'église.)

A supposer que les dernières heures ne soient pas trop dures et se prêtent à un vague retour sur ma vie, je me demande quelles images me reviendront. Je doute que ce soient les plus hautes, les plus exaltées : celles que j'ai connues dans l'amour, le travail, la beauté du monde ou quelquefois dans la détresse. Il me semble que ce seraient surtout les plus humbles, fragiles et étouffées, perdues : ce collégien qui se promène sans plaisir le long d'un rempart, cet enfant qui écoute la nuit le battement d'une horloge ; ou de simples choses : l'ombre d'un grenier, une lueur, une odeur, un murmure d'eau ou de branches, je ne sais quel souffle mi-contenu qui rôdait par le monde — et dont le sens me parviendra peut-être.

Retrouvé à Varennes des cahiers et notes de mon enfance. Quel besoin d'amour ! Et quelle solitude ! Je ne savais pas encore que l'amour, chez les miens, ne pouvait s'exprimer que par le silence, les soupirs, les airs maussades et grondeurs. J'appelais chaque jour un vrai mot d'affection, un de ces mots simples et nus, spontanés, où tout est dit. Je l'ai appelé en vain, ou je n'ai pas su l'entendre.

C'est pourquoi, sans doute, ce cœur enfantin que l'on repoussait, je l'ai donné, si jeune, aux « choses » de la nature. J'y trouvais une communion, ma grâce et mon destin. J'y trouvais Dieu, sans le nommer, et plus grand qu'à l'église.

Il me semble que je n'ai jamais guéri de ce premier amour.



Je lis dans l'un de ces cahiers (j'avais douze ou treize ans) :

« Je voudrais être aussi humble que ce jour de Toussaint brumeux, ces champs résignés dans leur exil, ces feuilles jaunes et ce qui reste de nos morts dans leur tombe. Que ce soit la seule mesure de ma vie. »

La seule mesure? J'en ai eu d'autres. Je ne suis pas humble et je ne me suis jamais résigné. Cependant, aujourd'hui encore, je me reconnais dans ce vœu, ou du moins je reconnais l'un de mes songes.

Mon enfance, je peux sans malaise y penser : je retrouve alors un grand pays fondamental, des figures qui me sont restées vivantes au cœur, des chemins que je n'ai pas cessé de suivre et qui m'ont mené jusqu'à ces lieux et à ce jour.

Mais le petit jeune homme de vingt ou vingt-deux ans qui portait mon visage et mon nom, d'où vient ma gêne à l'évoquer? J'ai peur d'être injuste, de le mal comprendre. Tout se passe comme s'il restait entre nous un vieux compte à régler.

C'était Paris; c'était un garçon dans la solitude et la révolte, timide et violent, d'autant plus péremptoire qu'incertain, d'un excès à l'autre toujours tendu, blessé, fiévreux, ce qu'on appelle un garçon « difficile »...

(On m'assure que j'en ai gardé quelque chose.)

Le voici dans un coin de banlieue, au bord d'une route, regardant, adossé à un arbre, des jardins déserts, deux maisons décrépies aux volets clos,

MARCEL ARLAND

Avons-nous vécu ?

Ce livre s'est formé jour après jour durant les cinq ou six dernières années. Je cherchais avant tout à saisir et exprimer l'essence de telle heure, de tel paysage ou de telle rencontre. Mais c'est peu à peu toute une vie que j'ai dû interroger, essayant d'en suivre le cours, d'en comprendre la nature et les lois, de m'y unir sans mensonge.

Révoltes et louanges, misères, deuils et grâces : j'ai tenté, par l'écriture, de trouver en toutes choses les éléments d'une harmonie, ou d'une sorte de chant à voix nue.

Je n'ai aucune leçon, aucune sagesse à proposer. Mais l'écriture est amour et attente. Si je parle de moi, c'est qu'il me semble parler pour beaucoup d'autres. De loin ou de près, qu'ils se retrouvent et m'accueillent : je n'aurai pas écrit en vain.

M. A.
(1977)

nrf



9 782070 296620



77-III A 29662 ISBN 2-07-029662-8

Extrait de la publication